

FRÉDÉRIC FEYDIT

PROFESSEUR

À L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SAINT-LAZARE

Cahiers
de littérature arménienne

N. IV

La Comédie et la Satire en Arménie

BARONIAN ET ODIAN

Extrait de la revue PAZMAVEB - CXVIII - CXIX (1960 - 1961)

VENISE — SAINT LAZARE
1961

FRÉDÉRIC FEYDIT

PROFESSEUR

À L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SAINT-LAZARE

Cahiers
de littérature arménienne

N. IV

La Comédie et la Satire en Arménie

BARONIAN ET ODIAN

Extrait de la revue PAZMAVEB - CXVIII - CXIX (1960 - 1961)

VENISE — SAINT LAZARE
1961

LA COMÉDIE ET LA SATIRE EN ARMÉNIE (*)

BARONIAN ET ODIAN

Plutarque nous apprend que le théâtre grec était en honneur à la cour d'Arménie à son époque et même que *Artavazd II, fils de Tigrane III*, avait composé en grec des pièces de théâtre. A ce moment, en effet, la culture arménienne semble avoir été hellénistique et la littérature nationale, orale, ne devait être cultivée que par des trouvères et des rhapsodes. Peut-être y avait-il aussi un théâtre populaire en langue arménienne. Nous savons déjà que, peu après la conversion de l'Arménie au Christianisme, ce théâtre existait, et la vigueur avec laquelle le catholicos Jean MANDAKOUNI vilipende les représentations théâtrales nous laisse à penser qu'il s'agissait plus vraisemblablement de comédies, — fatalement plus légères, — que de tragédies. Aucun texte

ne nous est parvenu de littérature tragique ou comique. L'Eglise arménienne était à tel point hostile au théâtre, qu'il n'a pu avoir qu'une vie clandestine et probablement de courte durée, car, après le VI^e siècle on n'en entend plus parler.

Il ne réapparaît qu'au XVII^e siècle, en 1668, et encore n'est-il attesté à cette époque que par l'unique représentation d'un drame d'inspiration hagiologique: **Hripsimé**, donnée à Lemberg par les élèves arméniens d'un collège de théatins. La position du clergé était changée vis-à-vis du théâtre. Ce genre qui, pendant des siècles, n'avait été considéré que comme une cause de perdition, apparaissait tout-à-coup comme un excellent instrument d'éducation: il suffisait de savoir en choisir les sujets. Après

(*) Conférence donnée le 28 février 1955 à la salle Debussy (Pleyel) sur invitation du Comité du Prix Brémond. C'est à dessein qu'il n'est pas fait mention, dans cette conférence, du théâtre arménien oriental gé-

néralement qualifié de comique dans les manuels de littérature, mais qui est en réalité un théâtre social sans aucun caractère comique.

cette première représentation, que, dans l'état actuel de nos connaissances, on peut considérer comme une expérience sans lendemain, il faut attendre près d'un siècle pour voir apparaître à nouveau le théâtre, toujours dans le genre tragique et didactique. Ce sont encore des religieux qui prennent cette initiative: les Pères Mekhitharistes. Les pièces, dont les auteurs étaient les moines eux-mêmes et dont les acteurs étaient les novices et les profès, avaient pour double but d'affermir la foi et d'éduquer le peuple d'une part, et de ranimer la conscience nationale d'autre part. C'étaient d'ailleurs là les deux objectifs que Mekhithar lui-même avait voulu assigner à sa Congrégation. Les pièces étaient donc tirées soit de l'Histoire sacrée ou des Vies de Saints, soit de l'histoire nationale. Elles étaient écrites en langue classique, la seule qui fût jugée digne de tels sujets. N'étant pas une fin en soi, mais un simple moyen d'éducation, ce théâtre ne put jamais s'élever au point de produire des chefs d'oeuvre: héros et traîtres étaient des personnages outrés, débitant des tirades pompeuses ou tenant des propos cyniques et se mouvant dans une atmosphère factice.

Cependant, ces tragédies étaient accompagnées, dès le début, de représentations comiques, en langue vulgaire, donc plus accessibles au public, et destinées sans doute, comme nos farces, à faire «digérer» le drame. Ces comédies, également écrites par les Pères

Mekhitharistes, étaient déjà généralement tirées de la vie de Constantinople, ville fertile, comme il se doit, en personnages ridicules ou vicieux.

Ainsi se formait progressivement un théâtre comique, qui, comme le théâtre tragique, allait gagner Constantinople, probablement grâce aux écoles mekhitharistes, au début du XIX^e siècle. Mais ce n'est que peu après 1850 que le théâtre arménien arrive à son apogée à Constantinople, sous l'impulsion de Serapion HEKIMIAN, puis de Mgrditch BECHIKTACHLIAN, tous deux de véritables artistes et écrivains, enfin sous la direction de Jacques VARTOVIAN, homme d'affaires très intéressé, très bon directeur commercial de théâtre, mais mauvais artiste. Les troupes et les salles se multiplient et le théâtre cesse d'être réservé aux seuls écoliers. Aux acteurs de talent viennent se joindre de grandes actrices, dont la présence seule suffirait à prouver que les Arméniens sont bien dans le mouvement occidental. Des femmes sur une scène de théâtre à Constantinople! Voyez combien de préjugés il a fallu vaincre. C'est à cette époque que se révèlent les grands acteurs, et c'est dans le genre comique que le théâtre arménien s'élèvera à la mesure internationale. Le plus fameux des comiques de son temps, celui qui déchaînait le rire dès son entrée en scène et avant même que la pièce ne fût commencée, Karékine RECHTOUNI (1840-1879), fut aussi auteur, ce qui fait que certains critiques, partant de cette simi-

litude entre la carrière de Rechtouni et celle de Molière, ont été jusqu'à considérer Rechtouni comme le Molière arménien. C'est là une comparaison poussée trop loin. Rechtouni, certes, est un assez bon auteur comique, mais sa comédie ne s'élève pas au-dessus de la farce, et elle ne repose que sur les quiproquos habituels, quelques faciles fourberies et des situations burlesques. Sa meilleure œuvre serait « **La malle échue en héritage à six générations et demie** », c'est-à-dire « à des cousins à **six degrés et demi** » (Վեց ու կէս սորորի ժառանգ մնացած սնտուկը) : Avec cette petite comédie en un acte, nous en sommes encore au théâtre italien de Paris. Mais voici paraître le vrai Molière arménien en la personne de Jacques BARONIAN. C'est avec lui également que la satire arménienne, qui n'est pas bien vieille, atteindra la perfection. Il excellera dans les deux genres et les confondra à tel point que certaines de ses satires sont de véritables comédies, à la présentation scénique près.

Jacques Baronian est né à Andri-nople, en 1843, d'une famille modeste. Il commence assez tard, vers 15 ans, des études qui seront courtes: trois ans dans une école arménienne, un an dans une école grecque. Mais il est extrêmement doué et perfectionne tout seul et rapidement ses connaissances en arménien, en grec classique et en français, ce qui lui permet de goûter dans le texte Théophraste, Aristophane et Lucien, — dont il traduit en arménien

le **Dialogue des Morts**, — La Bruyère, Molière, et, sans doute aussi, par des traductions françaises, les écrivains comiques et satiriques latins. Il semble avoir connu également les œuvres de Goldoni. Aux trois quarts autodidacte, Baronian est, cependant, bien formé, et préparé à ce qui sera sa vocation littéraire: la satire et la comédie. Sa vie, hélas, fut courte, — il meurt phtysique à 48 ans, en 1891, — mais débordante d'activité. Il passe tous ses instants de loisir à lire pour achever sa formation intellectuelle, et il écrit beaucoup. Cependant, il lui faut gagner sa subsistance, et, plus tard, celle de sa famille. Pendant de courtes périodes, il vit de sa plume, mais comme directeur-rédacteur en chef de journaux satiriques, dont il lui faut assumer l'administration et équilibrer une comptabilité sans recettes. En dehors de ces courtes périodes, il fait successivement tous les métiers: professeur de lettres ou de comptabilité, commis chez un pharmacien, secrétaire du patriarcat et député, plus souvent teneur de livres chez des commerçants. On dit même que, les derniers temps de sa vie, il aurait ouvert pour vivre un commerce de comestibles. Toujours est-il que la misère noire ne le quitta jamais, — et finit par l'emporter. Cependant Baronian apprenait à connaître, à ses dépens, presque tous les milieux sociaux et trouvait ainsi une matière abondante pour sa satire, car il savait tirer profit des plus mauvaises conditions, et au milieu même



des labeurs et des soucis, son esprit observateur notait tout, sa nature mélancolique et désabusée recevait le choc nécessaire pour composer un portrait comique bien vivant.

Avant lui, le théâtre se présentait assez exactement comme le théâtre en France avant Molière. Et, dans la première comédie de Baronian: **Le dentiste oriental** (*Արամնաբոյժն արեւելէ-լեան*), œuvre de jeunesse, on trouve encore, comme uniques sources du comique, les quiproquos, les coq-à-l'âne, les déguisements, pertes de lettres, jeux de scène, coups de théâtre et imbroglio, sans compter les bastonnades. La pièce se présente ainsi:

D'abord les scènes de présentation du personnage principal, scènes qui tiennent de la grosse farce: Un arracheur de dents, qui se glorifie du titre de «dentiste oriental», pour bien montrer qu'il n'est pas de ces petits dentistes à la mode qui ont fait leurs études en Europe, arrache une dent à un client en le faisant au préalable ligoter par son domestique sous la menace d'un revolver. Après force boniments de charlatan et plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à arracher une dent saine. Une fois libéré, le client s'empare du revolver, fait ligoter le dentiste par le domestique, et, pendant que ce dernier s'enfuit, il commence à rendre au dentiste «dent pour dent», suivant son expression. Ensuite commence l'action, pour ne pas dire l'imbroglio. Le dentiste a 45 ans; il a épousé, quand il était

jeune, une femme qui avait 15 ans de plus que lui, parce qu'elle était riche et qu'il lui fallait s'installer, — ce que, d'ailleurs, elle lui reproche à longueur de journée. La femme apprend qu'il a pour maîtresse la jeune femme (40 ans) d'un vieux commerçant de la ville (70 ans), et qu'il a rendez-vous le soir même avec elle pour aller au bal masqué. Elle se déguise en homme, va au domicile de la maîtresse et y trouve seul le vieux mari que les amants ont enivré avant de partir. Elle parvient à le dégriser et le met au courant de sa situation, sans toutefois lui révéler sa propre identité. Et voilà qu'ils trouvent justement à terre une lettre fort compromettante écrite par la jeune-femme au dentiste, lettre que ce dernier, qui, en voulant enivrer le vieillard s'est enivré lui même, a laissé tomber au moment de se déguiser en femme pour accompagner sa maîtresse au bal. Les deux victimes décident d'aller elles aussi au bal pour surprendre le couple infidèle. Le mari trompé, pour ne pas être reconnu, endosse un vieux complet qui était au grenier depuis vingt ans et part en empochant la lettre compromettante. Arrivés au bal, les deux vieux recherchent le dentiste et sa maîtresse, et, ne les trouvant pas, puisqu'ils sont travestis, s'adressent au valet du dentiste, également déguisé et méconnaissable, pour lui demander s'il a vu le couple. Ils lui racontent en détail leur aventure et la découverte de la lettre. Le domestique, un vrai Scapin arménien, prévient

son maître. L'amante de celui-ci, toujours travestie, va à la table des vieux, feignant d'être une entraîneuse, et, tout en parlant avec le vieillard, fouille dans sa poche et en retire une lettre. Elle retourne triomphante auprès de son amant, persuadée d'avoir subtilisé le document accusateur. En l'examinant, ils s'aperçoivent que ce n'est pas ce qu'ils cherchaient, mais une vieille lettre restée depuis vingt ans dans le veston du vieux et qui révélait d'anciennes relations amoureuses entre lui et la femme du dentiste. Le couple d'amants est finalement reconnu, une poursuite bouffonne a lieu dans la salle de bal et tous se retrouvent au domicile du dentiste. Là a lieu la grande explication: à l'accusation formulée par les deux vieux avec une lettre à l'appui, répond l'accusation formulée par les jeunes et établie de même manière. Tous ayant intérêt à étouffer le scandale, on décide d'un commun accord d'une amnistie générale avec promesse de ne plus recommencer. La longueur du résumé que je viens de vous en donner est une preuve de la complication de l'intrigue. Et il ne s'agit là que de l'intrigue principale, sur laquelle vient s'en greffer une secondaire: la fille du dentiste, fiancée à un jeune homme modeste, change d'avis et s'éprend d'un autre, plus moderne. Elle obtiendra finalement satisfaction avec l'assentiment de l'ancien fiancé.

Cette comédie date de 1868. Baronian avait alors 25 ans. Il ne la trouva pas réussie et retira bientôt tous les exem-

plaires qui étaient en librairie.

Au cours des années 1886-1887, soit sur un espace de plus d'un an, Baronian publie en feuilleton dans son journal satirique **Khigar** sa grande pièce, celle qui contribuera à immortaliser son nom: **Compère Balthasar** (Պաղտատար աղբար). Dans la période d'un peu moins de vingt ans qui sépare ces deux comédies, Baronian est devenu maître de son art: sa nouvelle oeuvre peut se comparer à du Molière. C'est une comédie de caractères; les évènements ne sont plus fortuits et dominants, mais imaginés et amenés par les personnages. La trame devient plus simple; l'action est conduite logiquement, ainsi que vous pourrez en juger par le résumé que voici: Un brave homme du nom de Balthasar a épousé une femme jolie et coquette. Il s'aperçoit qu'il est trompé, sans savoir par qui, car il a vu sa femme sortir d'une maison de rendez-vous au bras d'un homme qu'il n'a pas reconnu. Il va alors raconter son infortune et confier le soin d'identifier l'amant de sa femme à son ami le plus intime, Guibar, homme galant et fourbe, et qui est précisément le coupable. Balthasar veut dès maintenant assigner sa femme devant le tribunal pour infidélité conjugale, espérant bien pouvoir prochainement, grâce au zèle de son ami Guibar, faire asseoir le complice aussi au banc des accusés. L'avocat demande à Balthasar des honoraires exorbitants, tout en le défendant aussi mal que possible, parce qu'il attend une récompense de

la partie adverse. Guibar, en effet, pour défendre sa maîtresse et lui-même, promet de tous côtés des cadeaux et soudoie ainsi les juges, qui s'occupent de tout autre chose que du procès puisque leur opinion est faite d'avance, — la soubrette, qui, dès qu'on la laisse seule avec Balthasar, ameute tout le quartier en criant que son maître s'est rué sur elle et a commencé à l'embrasser et à la pincer, — enfin, deux voisins qui entrent en se chamaillant, l'une prétendant que Balthasar lui a promis le mariage, l'autre affirmant qu'il s'est engagé à épouser sa fille. Finalement, Balthasar comprend qu'il est en face de juges corrompus et de faux témoins et que contre ce complot il est impuissant. Il se laisse condamner à une peine légère pour éviter le pire.

Certes, on retrouve dans cette pièce des scènes rappelant l'ancienne comédie-farce. Alors que les juges viennent d'annoncer à Balthasar que sa femme est retenue au tribunal, celle-ci vient, travestie, se présenter à son mari pour le persuader qu'elle est le sosie de sa femme et que c'est elle qu'il a vue au bras de Guibar. A un autre moment, les trois juges, trouvant qu'ils ont assez travaillé, organisent une petite sauterie, puisque, disent-ils, « **il y a ici quatre hommes et quatre femmes** ». Les quatre hommes sont les trois juges et Guibar, les quatre femmes: Anouche, femme de Balthasar, la soubrette et les deux femmes faux-témoins. Balthazar évidemment ne compte pas, et, au cours

de la sauterie, l'amant ne manque jamais l'occasion de le bousculer et de lui marcher sur les pieds. Mais Molière aussi a mêlé des scènes de farce à ses comédies, même aux plus sérieuses, comme le Malade imaginaire. Nous pouvons donc considérer cette pièce de Baronian comme une véritable comédie de caractère.

Quelques caractères sociaux apparaissent: l'avocat, un peu parent de Maître Pathelin, écorche son client tout en se ménageant une possibilité de récompense de la partie adverse, l'écrase de sa science juridique et se présente comme indispensable en lui démontrant que les subtilités de la justice peuvent lui donner tort: il lui expose ainsi les circonstances atténuantes qui peuvent excuser en partie l'infidélité de sa femme, entre autres « si elle a commis l'adultère pour un bon motif ». Enfin il fait apprendre par cœur à son client une leçon qui rappelle un peu le célèbre « bê, bê » et qu'il doit débiter en se traînant à genoux pour implorer la clémence des juges, sans ajouter un mot au texte ni répondre de lui-même à aucune question posée par le tribunal. Viennent ensuite les juges: ceux-ci sont bénévoles et ne refuseront évidemment pas quelques menus présents. Mais ce sont surtout de petits personnages, des commerçants aisés, qui acceptent ces fonctions pour paraître et pour avoir l'occasion de bavarder entre eux. Ces conversations, qui sont souvent des discussions animées, voire passionnées, sur

des sujets futiles, sont, il faut bien le reconnaître, le grand charme des assemblées pour les Arméniens. C'est plus un travers national qu'un caractère social qui est ici tourné en dérision par Baronian. La caricature en est si poussée que l'on se demande à un moment s'il s'agit bien de juges ou si ce ne sont pas plutôt des amis que Guibar a amenés chez Balthazar pour simuler une réunion de tribunal.

Trois caractères personnels se révèlent dans cette pièce : Balthazar, le mari trompé et bafoué, est un brave homme, incapable de méchanceté. Foncièrement honnête, formé par une morale en retard sur son époque, il ne manque pas de bon sens. D'abord trop confiant, puisqu'il s'en remet à Guibar du soin de découvrir l'amant de sa femme, il finit par comprendre que c'est son faux ami qui soudoie tout son entourage, et même les juges. Il fait parfois preuve de niaiserie ; ainsi, par exemple, lorsqu'il apprend par coeur et débite comme une machine le texte de son avocat, — plus encore lorsque, de surcroît, il répète scrupuleusement la manière de le réciter à genoux, scène où il fait aussi penser à monsieur Jourdain. Mais, finalement, il se décide à accepter un jugement de condamnation et à feindre la réconciliation pour pouvoir vendre son bien à son aise et sans susciter de soupçons afin de fuir ensuite en Amérique. Il sait, comme Chrysale, être l'objet à la fois de notre risée et de notre sympathie.

Anouch, la femme de Balthazar, est une coquette, rusée et dénuée de scrupules, qui, non contente de tromper son mari, le bafoue sans vergogne.

Quant à Guibar, sous des dehors aimables et nobles, c'est un Tartuffe de la pire espèce. Aussi longtemps que Balthazar ignore le rôle joué par son ami dans son infortune conjugale, Guibar feint l'amitié et le dévouement sans limite. Une fois démasqué, il devient d'un cynisme révoltant. Ne va-t-il pas jusqu'à dire alors à Balthazar : **« Je ne puis pas ne pas vous exprimer ma peine et ma stupéfaction pour la froideur de l'accueil que vous me réservez depuis quelque temps. Je demande sans cesse à ma conscience si j'ai commis quelque faute qui serait de nature à refroidir votre amitié, et ma conscience me répond toujours « non »... Dites-moi, je vous en prie, quelles raisons vous amènent à employer un langage inconvenant à l'égard d'un ami intime qui s'est toujours efforcé de consolider les liens de l'amitié qu'il avait pour vous ».**

Et, après avoir corrompu tout l'entourage de Balthazar, il va s'arranger à faire payer par celui-ci toutes les gratifications qu'il a promises.

* * *

Jacques Baronian excelle également dans la satire, qui n'était guère représentée avant lui chez les Arméniens que par le **«Alla Franca»** de l'évêque CALFA.

Je me contenterai de mentionner, pour ne pas encourir le reproche d'une

omission, un recueil de biographies satiriques intitulé «**Les gros bonnets nationaux**» (Աղղալին ջոջեր). Ce sont des caricatures des hautes personnalités arméniennes de Constantinople contemporaines de Baronian. Elles ont valu à l'auteur, aussi longtemps qu'ont vécu ces personnages, et une grande popularité et la rancune de ses victimes. L'actualité disparue, on s'aperçoit que la valeur littéraire en est médiocre. C'est dans le portrait de personnages imaginaires que Baronian fait preuve d'un talent remarquable. Malheureusement, certaines de ses oeuvres, parues en articles séparés ou en chroniques dans des journaux satiriques sont aujourd'hui introuvables. Je ne pourrai donc vous présenter que de seconde main une analyse de ses portraits qu'il a intitulés «**Pathologie morale**» (Ախտաբանութիւն բարոյական), série de portraits rappelant les **Caractères** de La Bruyère. Il s'agirait d'une oeuvre parfaitement originale, dans laquelle l'influence de La Bruyère ne se ferait sentir que dans le choix de noms grecs, tels que Sténocardé (l'irritable), Hypoptos (le méfiant), Philargyre (l'avare), etc. pour désigner des types contemporains.

Dans le genre des portraits, mais des portraits animés, il a atteint la perfection dans son recueil de tableaux qu'il a appelé «**Les inconvénients de la politesse**» (Քաղաքալարութեան շնասնեքը). C'est une synthèse des portraits de La Bruyère et des Fâcheux de Molière. Il y a le mouvement des Fâcheux mais

chaque tableau forme un tout absolument indépendant des autres. Le titre demande d'ailleurs à être expliqué, car il ne s'agit pas réellement des inconvénients qui pourraient découler directement de la politesse, c'est-à-dire de sacrifices que l'on fait inutilement de part et d'autre au prochain en obéissant aux lois de la civilité, mais de toutes les mésaventures et tous les désagréments auxquels se trouve exposée la personne qui a reçu elle-même une bonne éducation et qui a une certaine finesse de sentiments lorsqu'elle se trouve en face d'individus grossiers et sans tact. Dans ces tableaux surprenants de vie et de réalisme, il y a toujours opposition entre deux types: d'une part, l'homme bien élevé, généralement faible, faisant de vains efforts pour refuser et finissant toujours par céder, par peur de faire scandale, de s'attirer des inimitiés, ou simplement de faire une peine quelconque à autrui, — et, d'autre part, le personnage qui insiste, qui vous convainc avec autorité, qui foule aux pieds votre volonté et votre personnalité, celui qui vous domine d'une manière quelconque.

Ce dernier personnage est multiforme. Il peut se présenter sous l'apparence du pilier de cabaret qui vous agrippe à neuf heures du matin si vous avez le malheur d'aller prendre votre petit déjeuner au café. Il vous oblige à boire à jeun une bouteille de raki¹. «**Comment, vous me refusez. Est-ce que**

1. Eau-de-vie à l'anis.

vous croyez que je veux vous empoisonner? — Ou bien serait — ce que je ne suis pas digne de trinquer avec vous?» Vous pouvez alléguer toutes les maladies de foie que vous voulez, vous ne réussirez pas à vous dégager. Ensuite, il vous faudra bien offrir la seconde tournée. Puis, pour garder le privilège de l'hospitalité, votre ami de rencontre commandera une nouvelle bouteille qu'il vous fera vider de force. Vous tenterez vainement de prendre congé, et vous aurez beau faire état d'affaires pressantes, il vous faudra, devant son air offensé, faire avec lui une partie de bésigue ou de jacquet. Vers midi, il vous libérera si vous êtes encore en état de marcher. Si vous êtes malade, il vous consolera à sa manière: «**Tout de même, c'est dégoûtant. Quand on ne supporte pas l'alcool, on n'en boit pas. Après tout, ce que je vous en dis, c'est pour votre bien. Mais c'est égal, vous auriez bien pu dire que vous ne supportiez la boisson.**» Souvent d'ailleurs, la victime de cette débordante amabilité est moins malade par l'effet du raki auquel elle n'est pas habituée que par la confusion qui s'empare d'elle à l'idée quelle ne pourra pas rendre la politesse, n'ayant pas suffisamment d'argent en poche. Son désarroi augmente encore lorsque l'ami de rencontre lui dit en la quittant :

— [**A propos**], vous allez à **Yédi koulé** ?

— **Non, je vais au marché.**

— **Alors je vais vous demander de**

m'acheter une demie livre de tabac à priser d'Europe. Je vous rembourserai cela plus tard.

— **Bien, mais.....**

— **Mais, vous savez où vous allez l'acheter? A Galata, il y a un marchand de bougies; allez là-bas, vous direz que c'est pour M. Etienne, qu'il vous donne de mon tabac habituel. Attention à ne pas vous laisser rouler, hein?**

Thoros n'a pas un sou dans sa poche, il essaie d'un autre moyen pour faire comprendre que cette commission est irréalisable.

— **Excusez-moi, mais il m'est impossible d'aller de ce côté-la aujourd'hui.**

— **Mon vieux, je vous demande un service une fois tous les cinquante ans, et vous ne pouvez même pas faire ça pour moi. Ah, vous avez bien changé. Tiens, je ne vous reconnais plus.**

— **Je regrette, mais...**

— **Bon, eh bien, au moins, descendez à Koum Kapou et dites à ma belle-soeur qu'elle aille le chercher elle-même et qu'elle vous le donne pour que vous me le rapportiez. Mais, avancez lui l'argent, parce qu'il est possible qu'elle n'en ait pas à la maison.»**

Vous allez commander une paire de chaussures sur mesure chez le bottier. Quand vous allez la chercher, elle est trop petite. Il est obligé de mobiliser tout le magasin pour pouvoir enfiler votre pied dans la chaussure. C'est uniquement parce que vous n'avez pas le pied à la mode. C'est là une inconve-

nance qui ne peut servir de prétexte à refuser des chaussures faites sur mesure par le premier bottier de Constantinople.

Melkon agha, fatigué du travail de la journée n'a plus le courage de retourner chez lui à pied. Il se décide à prendre le tramway et a la bonne fortune de trouver la dernière place libre. Bientôt entre dans la voiture un monsieur grand et gros, qui aperçoit Melkon agha.

— Comme je suis heureux, dit-il, de vous voir ici.

— Moi également, répond Melkon agha.

— J'avais justement quelque chose à vous dire. Mais d'abord, pourriez-vous me prendre à côté de vous? Simplement que je m'appuie un peu, comme cela. Si vous me faisiez une toute petite place, là, cela me suffirait. Je peux me serrer un peu. D'ailleurs, je ne suis pas bien gros.

Melkon agha, pour faire une place à son ami, se retourne de ci, se retourne de là, croise la jambe droite sur la jambe gauche, s'efforce de se faire tout petit. Pendant que Melkon agha fait tous ses efforts, son ami lui dit :

— Oh, ne vous dérangez-pas pour moi. Je peux bien me loger ici, en me serrant un peu. Et, comme s'il avait trouvé une place, il s'assoit sur les genoux de Melkon.

— Ne vous dérangez-pas.

— Pas du tout, pas du tout. Faites à

vos amis. Je crois que je vous dérange un peu ?

— Non.

— C'est l'hiver, hein? En se serrant un peu, on se réchauffe.

— Oui.

— Si vous êtes serré, je vous en prie, dites le moi.

— Non, répond Melkon agha, qui peut à peine respirer.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Melkon agha?

— Rien.

— Comment cela va-t-il chez vous? Les enfants vont bien?

Melkon agha sent que ses genoux s'engourdissent, la sueur lui coule du front. Que peut-il faire? La politesse interdit de vexer ses amis pour des futilités ».

Il y a l'importun qui pénètre dans votre boutique juste au moment où, après une heure de marchandage, vous alliez réussir à conclure avec le client une affaire avantageuse; il s'informe de la santé des membres de votre famille un par un, parle de la pluie et du beau temps, des petits chiots que vient de mettre au monde la chienne de son voisin, se vexe de ce que vous lui répondiez évasivement, et ne part qu'après que votre client, impatienté, a pris la fuite.

Prenez-vous le frais sur le pas de la porte en attendant le dîner? Voilà un quidam qui vous salue, commence à

raconter une histoire sans fin, vous tient pendant une heure, jusqu'au moment où, sentant tomber la fraîcheur, vous lui dites timidement pour prendre congé : « **Vous ne voulez pas entrer ? Je trouve qu'il fait froid dehors.** » Il s'empare alors de votre demeure, acceptant soi-disant de crainte de vous désobliger; reste pendant que la maîtresse de maison met le couvert; s'invite à dîner pour ne pas vous offenser; fait, à votre table, le maître de céans en vous offrant les mets que vous avez préparés; remplit votre assiette et votre verre et vide les plats et les bouteilles, — donne des leçons d'éducation à vos enfants et des leçons de pédagogie à vous-même, va s'installer dans votre chambre à coucher pour endormir bébé et vous y presse de faire une partie de cartes, en compagnie d'amis qui venaient le chercher et qu'il a invités chez vous.

Même le bienfaiteur public est un fléau. Membre d'un comité de bienfaisance parce qu'il est riche, il n'achète pas de billets lui-même pour les fêtes de charité, — mais il en place. Chez qui? Chez les petits boutiquiers et artisans, en leur faisant comprendre que s'ils ne prennent pas de billets à concurrence d'une somme qu'il a fixée lui-même, ils seront déconsidérés sur la place. C'est ainsi que Nahabed agha, qui venait d'emprunter trente livres pour payer une traite, se voit extorquer cinq livres qui lui manqueront pour faire face à son échéance.

Je me contenterai de ces quelques caractères. Il ne m'est pas possible de vous citer en entier l'un quelconque de ces tableaux, car ils sont tous très longs, et, cela vous surprendra sans doute, c'est précisément la longueur des dialogues qui leur donne tout leur charme. Les personnages sont tous plus ou moins des habitués du marché; or, au marché, pour enlever une affaire, il faut savoir bonimenter et discuter pendant une heure sans arrêt pour forcer la main au client, — et cette habitude de forcer la main, d'imposer sa volonté, on la retrouve partout dans la vie constantino-politaine, même dans la manière de vous inviter à jouer une partie de jaquet ou de vous offrir un verre de raki.



Pour achever la présentation des grandes oeuvres de Baronian, il ne me reste plus qu'à vous parler de la plus remarquable de toutes: «**Les très-honorables mendiants**» (*Մեծապատիւ Տուրացիաները*). Présentée sous forme de roman satirique, c'est plutôt la transposition d'une comédie à tiroirs du type des Fâcheux. Pour en faire une comédie à représenter au théâtre, il a suffi d'écrire suivant la présentation scénique habituelle les indications que l'auteur donne au début de chaque chapitre, qui devient alors une scène, et de supprimer les considérations philosophiques ou littéraires qu'il a introduites de ci, de là, — plus ou moins adroite-

ment, — car l'oeuvre est presque entièrement dialoguée. Les personnages étant épisodiques, sauf le héros central et son hôtelier, je pourrai vous la résumer et en analyser les caractères en même temps.

Un gros fermier des environs de Trébizonde vient à Constantinople pour y prendre femme. Il s'appelle Աբսալոն աղա, maître Absalon. C'est un individu que Baronian nous présente comme «**doté d'une paire de gros yeux noirs, d'une paire de noirs sourcils, longs et épais, d'une paire de grandes oreilles et... d'une paire de nez**», allait-il dire, trompé par la dimension. Fort simple d'esprit et de moeurs campagnardes, il va bientôt se gonfler d'orgueil et n'avoir plus qu'une passion: la célébrité, — peut-être à cause de sa première rencontre avec un journaliste. Le titre de la pièce est: «**Les honorables mendiants**»; les honorables mendiants, ce sont les personnages qui vont défiler un à un, tous des parasites, généralement des intellectuels sans situation, et l'unité de l'oeuvre est assurée par le personnage de leur victime: maître Absalon. C'est lui, donc, le caractère central, et il est un des seuls à avoir un nom. Il a ainsi conquis chez les Arméniens une célébrité semblable à celle dont jouit, par exemple, Harpagon chez nous: c'est le type idéal du parvenu mal dégrossi, qui est prêt à donner toute sa fortune pour que son nom paraisse dans le journal ou soit prononcé dans les églises. Ce type se rencontre chez les

nouveaux riches arméniens.

A peine a-t-il mis le pied sur le quai de Galata que se présente «**un homme de haute taille, au visage basané, avec de petits yeux, les épaules relevées, qui s'approche en se frottant les mains et avec un sourire forcé, et, lui prenant les mains avec politesse, lui demande:**

— C'est vous, Maître Absalon? Quand êtes-vous arrivé? Avec quel bateau êtes-vous venu? Comment allez-vous? Comment va votre frère? Comment vont les affaires à Trébizonde? Quel est le prix du pain là-bas? Est-ce qu'il a plu ces jours-ci dans votre ville?

Il va bientôt soutirer à Maître Absalon le prix d'un abonnement, grâce à la promesse d'un article élogieux:

— J'écrirai dans mon numéro de demain que la veille est arrivé de Trébizonde dans notre ville le Très honorable Maître Absalon, commerçant éminent, qui est bien connu de nos concitoyens pour ses connaissances linguistiques et son érudition commerciale. Vous savez le turc, je pense?

= Non.

— Le français?

= Non.

— L'anglais?

= Non.

— L'allemand?

= Non.

— Cela n'a pas d'importance. Je vous ferai linguiste pour la circonstance et je parlerai de vous avec éloges.

Finalement, Maître Absalon se laisse prendre; car on n'écrit dans les jour-

naux que les noms des personnalités éminentes :

— Très bien. Ecrivez mon nom aussi. Moi aussi, je suis un compatriote honorable. Dans notre ville, je suis propriétaire de champs, de bœufs, de vaches, de fermes.... Ecris cela aussi.

— Ne vous inquiétez pas, j'écrirai tout cela, pour remplir mes obligations envers ma conscience et envers la justice.

— J'ai aussi deux ou trois domestiques. Tu peux faire passer ça aussi dans ton journal?

— Pourquoi pas?

— J'ai aussi une montre et une chaîne en or, mais je ne les ai pas prises avec moi pour ne pas me les faire voler dans le bateau. Est-ce qu'il faut écrire ça aussi?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Bien, mais tout le reste, tu l'écriras en tête de ton journal, hein?, pour que tout le monde le lise.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire.

— Ecris-le en gros caractères.

— Soyez tranquille, avec les plus gros caractères possibles.

— Vous n'annoncez l'arrivée et le départ que des gens riches, n'est-ce pas?

— Oui.

— Parce que, si vous écrivez aussi les noms des pauvres, je ne veux pas que mon nom...

— Jamais de la vie. Nous n'écrivons jamais le nom des gens qui n'ont pas d'argent, même s'ils donnaient mille

livres d'or pour la construction d'une école.

A peine arrivé à l'auberge, il recevra plusieurs visites par jour; d'abord celle du prêtre, qui, après les propos et bénédictions d'usage, en arrivera au sujet de sa visite:

— Que Dieu garde toujours ouverts aux zélés fidèles comme vous ses inépuisables trésors.

— Merci.

— Que pour un il vous rende mille, et pour mille il vous rende un million pour l'édification de son église et pour la gloire de notre nation. Ah, voici l'objet de ma visite: je voudrais célébrer dimanche prochain une messe pour l'âme de vos défunts. Excusez ma hardiesse, mais c'est mon devoir de toujours rappeler que l'on ne doit pas oublier ses morts.

— Vous avez raison, mon père.

— Alors, si vous le désirez, dites-le moi pour que je puisse prendre mes dispositions dans ce sens. N'allez pas croire que ce soit une grosse dépense. Avec deux livres, vous en verrez la fin. Et, ce jour-là, nous annoncerons spécialement dans l'église, que c'est pour les âmes des défunts de Maître Absalon qu'est célébré le saint et immortel sacrifice de la messe.

— Je vous remercie.

— De rien, c'est mon devoir.

— S'il vous plait, voulez-vous accepter ces deux livres?

Puis, c'est le poète, qui écrira le nom du mécène Absalon sur la couverture

de son ouvrage, moyennant les quatre livres nécessaires pour l'impression. Absalon tient encore une fois à ce que l'on fasse sur la couverture l'énumération de ses richesses. Ce n'est bien sûr, pas possible, mais le poète fera sur ce sujet une bucolique contre deux nouvelles livres qui serviront d'appât pour faire venir la muse capricieuse. Arrivent ensuite le photographe, qui le convaincra que l'on ne peut pas être un homme bien, si l'on n'a pas plusieurs douzaines de photographies tirées dans des poses différentes, — puis d'autres journalistes, écrivains, avocats sans causes, des professeurs qui veulent l'instruire pour qu'il soit en mesure de se marier avec une femme cultivée, — et enfin, l'inévitable Madame Suzanne, la courtière en mariages, laquelle aura finalement, en présence et au sujet d'Absalon, une violente querelle avec le prêtre qui lui fait concurrence. Dégouté cette fois, Absalon comprend qu'il est exploité et, sans plus attendre, fait ses malles et quitte Constantinople.

Après Absalon, le personnage le plus typique est l'hôtelier, Manouk agha. Eternel désœuvré, Manouk agha, qui passe sa vie au café, est l'interminable bavard, à la fois amateur de potins et agent électoral. Dès qu'un parasite a abandonné Maître Absalon, Manouk vient le retrouver et reprend, à l'endroit où il l'avait interrompu, son interminable commérage sur l'élection d'un conseiller de fabrique.

* * *

Ce qui caractérise l'oeuvre de Baronian, c'est que sa satire et sa comédie sont extrêmement vivantes, que la langue est toujours bien adaptée au personnage et que les caractères y sont étudiés avec un réalisme parfait. Ces caractères portent, naturellement, la marque du lieu et de l'époque, mais ils ont aussi un côté universel. Balthasar appartient à un certain milieu arménien de la fin du XIX^e siècle, mais c'est aussi l'éternel homme simple de goût et surtout d'esprit, toujours en retard sur son temps; Anouche est la perpétuelle coquette; Guibar est, par certains côtés, un digne fils de Tartuffe et Absalon est un Monsieur Jourdain de l'époque où la célébrité ne se trouve plus dans les salons, mais sur une page de journal.



Yervant ODIAN est né en 1869 à Yéniköy, banlieue de Constantinople et mort en 1926, au Caire. C'était le neveu de Grégoire Odian. Il commence à voyager dès l'âge de dix ans, avec son oncle, en France et en Italie. A treize ans, il suit son père, nommé consul en Roumanie. Une grande partie de sa vie se passera à l'Etranger, en Europe ou en Egypte. Pour des raisons différentes, il est donc à peu près dans le même cas que Baronian: il a très peu fréquenté les écoles, — mais il a sur Baronian l'avantage d'avoir beaucoup voyagé et con-

nu de bonne heure le milieu occidental. Comme lui, il a exercé des métiers divers et publié des journaux humoristiques. Sans jamais s'être inscrit à aucun parti, il a suivi de très près la politique.

La caractéristique de son esprit, c'est l'amour de la ligne droite: il a horreur des contradictions, en logique comme en morale, mais particulièrement en logique. On sent chez lui une formation fortement influencée par l'Occident et sa langue, surtout dans les satires, (il est vrai qu'ici il fait écrire des propagandistes révolutionnaires) tout en restant parfaitement conforme à la grammaire arménienne, reflète toujours une pensée à la française.

Yervant Odian était un grand romancier et un grand nouvelliste de la plus pure école réaliste. Ses romans sont pour la plupart tirés de la vie de la société constantinopolitaine. A cause de leur réalisme, ils ont été souvent qualifiés, et par l'auteur lui-même semble-t-il, de romans satiriques. Ils ne le sont pas en réalité et je ne les mentionnerai pas ici, malgré leur valeur littéraire, puisqu'ils sont en dehors de mon sujet. Il y a cependant, réunies dedans, les conditions favorables à la comédie et à la satire: une vue très nette de la société, des portraits très vivants des personnages et de la vivacité de style.

Comme comédie, Odian n'a guère laissé qu'une pièce écrite en collaboration avec Mikaël GURDJIAN et intitulée «La guerre franco-turque, ou Tchar-

chele Artin Agha,» c'est à dire «Maitre Artin, le marchand» (plus exactement «marchand du bazar») (*Չարչարը Արթին աղա*). Cette pièce connaît toujours un succès extraordinaire et déchaîne le rire d'un bout à l'autre de la représentation. Elle a été jugée beaucoup trop sévèrement par certains critiques qui lui dénie toute valeur littéraire. Certes, elle provoque le gros rire, ce qui est dû à l'énormité de l'antithèse entre les deux personnages principaux, — mais elle est, dans le fond, fort bien étudiée, et l'action, simple, est très bien conduite. Ce sont les «Précieuses ridicules» de la société arménienne de Constantinople à la fin du XIX^e siècle, sujet traité d'une manière très fragmentaire par d'autres écrivains.

Deux mots d'histoire expliqueront l'origine de cette préciosité: Les Arméniens, qui avaient toujours appartenu à la civilisation occidentale, dans l'antiquité par l'hellénisme, dans le haut Moyen-Age par le mouvement chrétien, au bas Moyen-Age grâce aux Croisades et au royaume arménien de Cilicie, se sont trouvés, après la chute de ce royaume en 1375, bientôt suivie de la prise de Constantinople, enfermés dans un milieu oriental rétrograde par suite de la domination turque. Et ce XIX^e siècle, surtout dans sa seconde moitié, leur apporte leur Renaissance, c'est-à-dire le retour à la civilisation occidentale. Ce mouvement ne pouvait pas ne pas entraîner d'excès chez les petits esprits, lesquels alors vont vivre, agir et

parler **alla franca**, c'est-à-dire à l'occidentale. Notre pièce sera donc le récit comique de l'antagonisme entre le mari, un super-Chrysale arménien du nom d'Artin, et sa femme, une ultra-Philaminte arménienne du nom de Evpimé, au sujet du mariage de leur fille.

Le mari se nomme Artin agha, sa femme ne l'appelle jamais autrement que Mūsū Pascal; la femme se nomme Evpimé, prénom d'une forme arménienne très classique, mais Artin ne l'appelle que Evtik hanim; quant à la fille, elle est appelée Rose, en français, par sa mère, et Vartoug, en arménien vulgaire par son père. La mère parle un arménien très pur grammaticalement, mais émaillé de mots français; le père parle un arménien très populaire, farci de mots turcs, c'est-à-dire la langue la plus commune des marchands du grand bazar.

Le père a choisi pour futur gendre un marchand du bazar, lourdaud et rustre, mais qui a un gros crédit sur la place; la mère, elle, ne veut entendre parler que du «Docteur Chavarche, de la Faculté de Médecine de Paris, ex-interne de l'hôpital de la Charité», fraîchement diplômé, qui ne vit que de son titre et d'un bluff extraordinaire, — c'est, à l'en croire, l'homme le plus occupé de Constantinople, — et, qui, par ses méthodes, annonce le Docteur Knock. Il y a, dans la maison, un domestique qui ne fait rien d'autre que de parler l'arménien littéraire, donner des leçons de bienséance à son maître, — qui

n'en veut accepter, — et recevoir les invitations avec le style des larbins de grandes maisons occidentales.

Rose, elle, n'aime ni le prétendant choisi par sa mère, ni celui imposé par son père; elle aime en secret un jeune homme à la fois intelligent et honnête, mais elle ne peut se confier qu'à son oncle, la seule personne sensée de la maison, et qui correspond assez exactement à Ariste.

La mère, pour faire bien, ne se sépare jamais de son flacon de sels, car elle est sujette aux vapeurs et aux étourdissements, surtout lorsque son mari fait des solécismes. Elle tient un salon littéraire où elle reçoit le Docteur Chavarche, le professeur, le journaliste et le poète. Un soir, on entreprend de monter une pièce allégorique écrite par le journaliste: le beau est représenté par Mme Evpimé, la force guerrière par le professeur et le mercantilisme terre à terre par l'auteur, tous costumés suivant leurs rôles. Mais voilà que tout-à-coup, Artin agha, réveillé en sursaut par le bruit des tirades et des applaudissements et croyant qu'il y a le feu, fait irruption en chemise et en bonnet de nuit. Comprenant ensuite de quoi il s'agit, il chasse tout le beau monde à coups de bâton. C'est évidemment une scène de farce, mais très bien amenée, d'autant plus que l'un des invités, qui vient pour la première fois et ne connaît pas Artin agha, croit que son intervention fait partie de la pièce et va le

féliciter, ce qui ne fait qu'augmenter la colère d'Artin.

Enfin, grâce à des coups de théâtre qui rappellent ceux de la pièce correspondante de Molière, la jeune fille pourra épouser celui qu'elle aime, car le médecin sera emprisonné pour avoir provoqué le décès d'un malade et le marchand de bazar s'enfuira pour éviter la peine d'emprisonnement que lui vaut une faillite, tandis que le jeune-homme de ses rêves se trouvera tout-à-coup à la tête d'une très belle situation.

Mais, ce qui, plus que tout, a fait la célébrité d'Odian, ce sont ses satires du révolutionnaire arménien, le révolutionnaire de la IIe Internationale. Et il faut bien dire qu'il s'agit ici d'un véritable chef d'œuvre du genre. Les deux ouvrages principaux: « **Une mission à Dzabelvar** » et « **Le camarade Pantchouni au Vaspouragan** », — l'un faisant suite à l'autre, — sont présentés sous forme de lettres-rapports adressées par le camarade Pantchouni à un comité central, — lettres qui seraient tombées fortuitement en la possession d'Odian.

Dans le premier ouvrage, Odian fait d'abord une courte biographie de son personnage: Pantchouni est au début un enfant attardé, et il ne commence à parler qu'assez tard, mais alors on ne peut plus l'arrêter et le père excédé va consulter un médecin qui lui répond qu'il n'y a pas de remède. En outre, il

emploie toujours les mots dans un sens contraire à leur acception normale: il casse tout à la maison, et à chaque fois qu'on lui demande pourquoi il a cassé un objet, il répond invariablement: « **je l'ai fabriqué** », — et son père ne peut pas lui faire comprendre l'opposition de sens entre « fabriquer » (ou « construire ») et « détruire ». A l'école, pour convaincre son camarade que 5 fois 5 font 50, il recourt à l'argument suprême: un coup de pavé sur le crâne. Pour pouvoir tirer parti de ses dispositions exceptionnelles, il va en Europe étudier les sciences sociales tout en vivant de parasitisme, jusqu'au moment où il se fait expulser de l'école pour voies de fait envers les professeurs dont les opinions sur le socialisme ne lui plaisent pas.

Aussi longtemps qu'il est dangereux de faire de la propagande révolutionnaire en Turquie, il la fera à l'Etranger, mais dès que la Constitution aura été proclamée, entraînant avec elle l'amnistie générale et la liberté de pensée et de parole, il se précipitera à Constantinople où il prononcera de nombreux discours enflammés qui n'ont plus leur raison d'être, et, devant la lassitude du public, il décidera d'aller faire sa propagande dans les villages d'Anatolie.

Après la présentation de leur prétendu auteur, Odian publie les fameuses lettres, pastiches sans égal du style révolutionnaire, dans lesquels sont présentés avec une finesse remarquable tous les non-sens de la propagande, un

mélange de Don Quichottisme et de Machiavélisme, l'adaptation ou la création de théories pour justifier les nécessités du moment, l'inconséquence avec soi-même, inconséquence que l'on ne sait plus si on doit l'attribuer au cynisme ou à la débilité mentale, — enfin, un mépris total des réalités.

Voici quelques passages de ces lettres:

Dzabelvar, le 15 Septembre 1903

« Chers camarades,

« Dès réception de vos instructions, je me suis empressé de quitter Arabkir, et, après quatre jours de voyage... je suis arrivé au village de Dzabelvar, lequel, selon moi, est l'endroit le plus convenable pour notre propagande.

« Dzabelvar est un village purement arménien, composé d'une vingtaine de maisons dans une belle vallée fertile, à travers laquelle coule la petite rivière de Dchpérig. Les habitants sont en général des gens aisés, actifs et travailleurs. Ils n'ont malheureusement pas beaucoup souffert de l'ancien régime, et, de ce fait, le nouveau régime n'a pas exercé une grande influence sur eux. Ils n'ont guère subi que quelques persécutions de temps en temps de la part des Kurdes du village voisin de Komrach, lesquels ont des moeurs de brigands.

« Il est inutile de dire que le village de Dzabelvar est enfoui dans une profonde ignorance, surtout en ce qui concerne les problèmes sociaux. Cela fait

quinze jours que je suis arrivé ici, et dès le lendemain, je me suis attelé à la propagande et je n'ai pas encore réussi à faire entrer dans la cervelle de ces paysans ce que sont les crimes commis par le capitalisme, la nécessité impérieuse de créer des syndicats ouvriers, les revendications du prolétariat, etc. Mais je ne désespère pas... Ce qui me complique le travail, c'est qu'à Dzabelvar, il n'existe pas de séparation marquée entre les classes, ou, pour parler plus exactement, ils n'ont pas conscience de cette division. Mon travail sera d'abord d'organiser la division en classes, de montrer à chacune ses revendications propres et les moyens de les réaliser....

« La classe ouvrière à Dzabelvar se compose du maréchal-ferrant Mego, qui est en même temps forgeron. Il y a deux jours, l'âne du maire Serko a perdu un fer et ce sale bourgeois a été obligé d'avoir recours à Mego. J'ai fait tous mes efforts pour persuader Mego de faire la grève générale. Cela aurait fait une impression monstre sur toutes les classes privilégiées sans exception.

Ces classes, Pantchouni va les organiser, ou plutôt les créer. En face des « forces occultes de la réaction », dans lesquelles le curé, don Isaac, représente l'obscurantisme moyenâgeux et le maire, Serko, le capitalisme foncier, Pantchouni va constituer un prolétariat rural qui sera Vartan, l'ouvrier agricole renvoyé pour vol, — une classe ouvrière: le maréchal-ferrant, d'ailleurs réti-

cent, — la jeunesse intellectuelle: Avo le Fou, le crétin du village, — la jeunesse estudiantine: Garo, gamin de neuf ans chargé à l'avance d'organiser la résistance tant active que passive contre l'école qu'il est question d'ouvrir, — le Club des Dames Conscientes de Dzabelvar, dont la présidente-membre est Sara la Sourde.

Il passe son temps à rédiger des tracts et à coller des affiches dans le village, dont le curé même ne sait pas lire, et à prêcher, avec références à l'appui, les théories émises par les divers docteurs du marxisme.

Mais, chez les Arméniens de Dzabelvar, sa propagande se heurte à une mentalité conservatrice de paysans, car « ces villageois ignares et stupides vivaient ensemble dans une coupable quiétude, sans remarquer les abîmes infranchissables qui les séparaient, l'antagonisme de leurs intérêts ni la nécessité impérieuse de mener la lutte à tout prix ». Aussi va-t-il fonder un Club Karl Marx chez les Kurdes semi-nomades et pillards du village voisin de Komrach, lesquels « ont compris beaucoup plus facilement mes vues sur l'expropriation, dit Pantchouni, que nos imbéciles de Dzabelvar ».

Mais Hasso, repris de justice amnistié à l'occasion de la proclamation de la Constitution et secrétaire du club kurde, se fait emprisonner pour être venu prêter main forte à Pantchouni et avoir tiré quelques coups de fusil dans Dzabelvar, où la justice estimait qu'il n'a-

vait rien à faire. Les Kurdes de son village exigent une forte indemnité, que la population de Dzabelvar est dans l'impossibilité de payer.

C'est ainsi que prendra fin la mission de Pantchouni à Dzabelvar, mission dont il est préférable de le laisser raconter lui-même les derniers moments :

Machguer, le 27 Février 1909

« Chers Camarades,

« Victoire ! Victoire ! Finalement, notre noble et énergique lutte idéologique a remporté inéluctablement la victoire ! Les francs et loyaux principes révolutionnaires sont saufs; seulement Dzabelvar est détruit. Hélas ! Qu'y faire ? « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », dit le proverbe français. Et sur les ruines de Dzabelvar s'élève maintenant l'arc de triomphe magnifique de la plus pure lutte idéaliste.

« C'est là pour nous un résultat tangible.

« Ainsi que je vous en avais informé dans ma précédente lettre, notre dernière assemblée a eu lieu en présence de toutes nos troupes militantes et conscientes. Le camarade Séto, dans un discours enflammé, a proposé de prendre immédiatement d'assaut la maison du maire Serko, d'enlever de vive force l'argent qui y était caché, — cette arme vile des sales bourgeois, — et de le restituer à ses propriétaires légitimes, tout en donnant, en même temps, satisfaction aux revendications des Kurdes du village de Komrach.

« Après le camarade Séto, j'ai pris la parole, et, examinant le problème du double point-de-vue des principes et de la philosophie, j'ai montré combien était équitable et légitime la proposition de notre camarade. L'assemblée a décidé à l'unanimité que, dès le lendemain même, sa décision serait portée sur le terrain des réalités...

« A peine notre troupe de militants avait-elle fait son apparition dans les environs de son domicile, voilà que nous apercevons le maire Serko qui venait vers nous, accompagné de don Isaac. J'ai immédiatement deviné que le vieux renard voulait essayer une dernière ruse, mais heureusement que l'auto-conscience s'était réveillée déjà dans Dzabelvar.....

« Le maire Serko nous salua avec des manières humbles et hypocrites et nous pria de venir dans sa maison au lieu de rester dehors. Je lui répondis que nous étions venus en ennemis irréconciliables et que, par conséquent, ce ne pouvait être que de vive force que nous entrerions chez lui.

— Mais, quel besoin avez-vous de pénétrer de vive force puisque vous trouverez les portes ouvertes ?, demanda ce reptile servile.

— Même si nous trouvons la porte ouverte, nous commencerons par l'enfoncer et nous n'entrerons qu'après !, m'écriai-je péremptoirement. C'est une nécessité impérieuse de la réalité présente.....

« Alors que se poursuivaient ces pour-

parlers, le camarade Golochents Séto leva tout-à-coup son gros gourdin et en frappa violemment Serko le maire à la tête. Le sang commença à couler et ce fut le signal de la mêlée générale....

« Nos gars faisaient preuve d'un courage incomparable et certainement que la victoire allait rester entre nos mains, lorsqu'on entendit tout-à-coup les cris d'épouvante des femmes :

— Les Kurdes arrivent!

« Et voilà que j'aperçois une quinzaine de cavaliers armés dans lesquels on pouvait reconnaître quelques membres du Club Karl Marx du village de Komrach, sous la conduite de leur président.

« On entendit une violente fusillade. Le maire Serko s'abattit lâchement. Et notre vaillant camarade Avo, lui-aussi, tomba comme un lion. Ils étaient morts tous les deux. Le moment était critique. Je me suis précipité vers l'église, j'y suis entré, je me suis dirigé vers l'autel derrière lequel j'ai trouvé une espèce de fosse. J'ai soulevé la trappe, je m'y suis tapi et j'ai refermé la trappe. Et je suis resté là vingt-quatre heures dans une position inconfortable.

« Lorsque tout bruit eut cessé et que je fus assuré que les Kurdes de Komrach étaient partis, je sortis de ma cachette. L'église était entièrement saccagée; saccagé également était Dzabelvar. Les maisons du maire Serko, de Meho Djan, de Golochents Séto, de don Isaac, de Smets Vartan, enfin, toutes celles qui attiraient le regard, étaient

encore en train de brûler. La nouvelle école avait été incendiée aussi. Je vis les corps de don Isaac, de Séto, de Vartan, et d'autres encore, qui teignaient le sol de leur sang.

« Il n'y avait plus dans le village un seul souffle de vie. Les rescapés s'étaient enfuis dans les villages voisins. La ruine et la désolation régnaient partout.

« Le spectacle était impressionnant et bouleversant.

« Considérant ma mission comme terminée, j'ai décidé de quitter immédiatement le village. Le plus terrible était qu'il n'y avait pas de moyens de transports et j'ai été obligé d'aller à pied....

« Pour l'instant, j'ai l'intention de rester à Machguer. Le village est plus peuplé que Dzabelvar. Il y a ici un nouveau champ d'activité: nouvelle propagande, nouveau travail d'organisation, nouvelle lutte et nouveaux résultats....

« Envoyez de l'argent à ma nouvelle adresse.

Cette première mission terminée, c'est à Van que notre héros va être envoyé pour répandre ses bienfaits. Là-bas, il organisera quelques scandales qui tourneront à sa confusion, masquée le plus souvent sous les termes ronflants d'un communiqué triomphal. Cette fois, cependant, il n'aura pas le temps de provoquer la catastrophe et ce deuxième livre se terminera sur l'annonce d'un voyage de Pantchouni à Constantinople où il va venir prendre de nouvelles instructions.

Avant de se retirer dans un couvent, qu'il a confisqué manu militari et consacré à Kropotkine, Pantchouni, aidé d'un autre propagandiste du nom de Sarsapouni, a déjà eu, cependant, le temps de ruiner complètement l'industrie textile de la ville par une grève générale qui a provoqué la faillite du patron, — et de faire fermer les écoles à la suite d'un incident insignifiant. Apprenant, en effet, qu'un garçon a été renvoyé d'une école pour avoir jeté un encrier à la tête de la maîtresse, Pantchouni, accompagné de son camarade Sarsapouni, vient à l'école et exige de l'institutrice qu'elle accepte de reprendre l'enfant; après quoi,

« Le camarade Sarsapouni est monté sur l'estrade réservée à l'institutrice et a fait aux enfants une conférence impressionnante. Il a dit que l'esprit de rébellion était un facteur puissant dans l'évolution de l'humanité et que lorsque cet esprit se révélait dès l'enfance même, cela prouvait que ce n'est pas le résultat d'une influence extérieure, mais bel et bien une réaction instinctive. Il exalta les phénomènes de rébellion et de résistance, lesquels, au cours des âges, ont été les seules forces vers la libération, vers la lutte, vers la bataille et il mentionna le nom du petit Gaidzak, comme un phénomène reconfortant dans la vie arménienne.

« Les enfants écoutèrent cette conférence avec une profonde attention et en signe d'approbation, il chantèrent

« Dzapig, dzapig dzirani,

« Garmir khentzor ge nmani.²

* * *

Le même personnage reparait dans une oeuvre mineure, « **Pantchouni en exil** », dans laquelle Odian feint de rencontrer le fameux propagandiste révolutionnaire au cours des déportations de 1915. Au milieu même de ces moments d'horreur, Pantchouni reste toujours aussi inconscient, aussi dépourvu de pitié et aussi avide d'argent, modifiant ses théories, suivant son habitude, en considération des besoins de l'heure.

Dans « **Les parasites de la révolution** », Odian nous montre à l'oeuvre, en Egypte, un certain nombre de personnages louches qui font de grands discours, évoquent un passé héroïque fictif et vivent de parasitisme et d'escroquerie consistant surtout en quêtes pour des héros imaginaires dont on sauvegarde l'anonymat et qui finissent leurs jours dans la misère dans un hôpital en Roumanie ou en Grèce. Ils ne répugnent pas non plus à la délivrance, moyennant une honnête rétribution, de faux états de service dans les groupes révolutionnaires, etc.

* * *

Les noms mêmes des personnages ont une importance pour Odian et il les choisit à dessein. Nous avons déjà vu qu'Artin s'opposait à Evpimé et à Rose.

2. Petite récréation enfantine dans le genre du « Ainsi font, font, font les petites marionnettes » des bambins français et qui se

Une analyse complète des noms des révolutionnaires, dont on n'a pas jusqu'à présent souligné les caractéristiques essentielles, m'entraînerait dans de trop longues digressions anthroponymiques. Je me contente donc d'une allusion.

Les personnages de la comédie **Artin agha** appartiennent par leur aspect à un certain milieu constantinopolitain du XIX^e siècle, mais leur caractère profond n'en est pas moins universel; ils existent toujours en puissance dans le tempérament humain et n'attendent pour se révéler que les circonstances propices. Ce sont, revivant à une autre époque et dans un autre milieu, ceux des Femmes Savantes. Les camarades Pantchouni, nous les voyons, hélas, tous les jours à l'oeuvre dans le monde entier; quant à ceux qui nous sont présentés comme « parasites de la révolution », ils revivent en France et dans l'Europe occidentale sous la forme de faux héros de la Résistance.

* * *

Ma conclusion sera très brève: avec Baronian et Odian, la comédie et la satire ont atteint la perfection chez les Arméniens, et les oeuvres de ces deux grands auteurs sont dignes d'être placées à côté des chefs d'oeuvre de la littérature occidentale dans le grand patrimoine littéraire de l'humanité.

chante en la scandant par des battements de mains (ce que Pantchouni assimile à des applaudissements).

